

La prison, c'est la guerre !

ÇA PEUT paraître ahurissant, mais, parfois, une association, un prof, une librairie, une médiathèque, m'invitent, moi qui ne suis rien, à parler d'un sujet d'actualité. Et moi, j'invite le public à en débattre. Et, très souvent, depuis quelques années, le sujet, c'est la prison.

Je sais : on pourrait penser que je suis ici pour aborder les questions relatives à la guerre et à la paix. Eh bien justement, les questions d'ordre pénitentiaire sont en rapport direct avec l'armée, la guerre, et, au moins, avec la violence. Et ici, je citerai encore Louis Lecoin, pas seulement parce qu'il a écrit un livre intitulé *De prisons en prisons*, mais à cause de cette phrase, qui émeut forcément un pacifiste :

« Pas un de vous ne souhaiterait l'emprisonnement, même de son pire ennemi, s'il se doutait de la profonde détresse qui accable l'homme en prison. » (*Défense de l'Homme*, 1948.)

L'emprisonnement est une torture, torture morale, dont on ne voit pas forcément les stigmates sur la peau du condamné. Or la torture est un des fleurons de l'activité militaire en période guerrière. On torture en sectionnant les parties génitales d'un être humain mâle, on torture en violant les femmes, puis en les éviscérant, on torture à la « gégène », en branchant les électrodes sur les parties les plus sensibles du corps, par exemple le cœur, après avoir pratiqué une incision dans la chair (Algérie). Si l'on est moins raffiné, on sectionne les membres du prisonnier et on le balance du haut d'un hélicoptère (Argentine). On peut aussi, c'est intéressant, trancher les doigts d'un guitariste et lui demander ensuite de jouer (Chili). C'est de l'humour. On peut uriner, victorieusement, dans la bouche des agonisants (Irak). Mais je m'arrête avec un dernier exemple : **on torture en toute bonne conscience, en privant un homme de sa liberté, quelle que soit la raison de son incarcération.**

Et cette torture-là est invisible, la preuve : on fait visiter les prisons aux futurs jurés et, dans presque cent pour cent des cas, ils sont satisfaits de la qualité des murs, de la solidité des grilles,

de l'architecture du lieu, du menu quotidien, finalement pas pire que celui des autres collectivités. Il n'y a qu'une chose qu'on ne peut pas voir, qui n'est pas perceptible, c'est la privation de liberté.

Il est banal de constater que les prisons, dans les casernes, existent depuis que les casernes existent. On en rigolait un peu, parce que huit jours de « trou », comme on disait, c'était presque une décoration, une occasion de se vanter. En cas de guerre, ça devient plus sérieux. Le refus d'obéissance vous conduit dans une vraie prison, si ce n'est pas au peloton d'exécution.

Apparemment moins grave : la prison du prisonnier de guerre. Apparemment seulement, car, en 1940-1945, les prisonniers français ont souvent vu leur vie brisée par l'exil en terre étrangère. Les prisonniers allemands ont été employés dans des villages, à partir de 1944. On ne pouvait guère exiger de la population locale qu'elle les aime, à cette époque. On se moquait d'eux en mauvais allemand, dans mon village, on disait : « *Kaput!* » ou encore « *Kartofeln* ». Et c'était tout parce que la culture germanique, dans les campagnes du centre de la France, n'était pas très développée. Et puis je crois que les gens en avaient assez, ils

voulaient passer à d'autres divertissements.

Mais les prisons, me direz-vous, il en faut ! Il y a des gens qu'on ne peut pas lâcher dans la nature. Bien sûr, il y a, dans les prisons françaises, par exemple, et c'est Albert Jacquard qui a fait ces estimations, environ 5 000 individus vraiment dangereux. (Voir *Un monde sans prisons?*)

Et les autres alors ? Les braqueurs ordinaires, les pédophiles, les malades de la tête à plus de 50 %, les dealers minables, les petits voleurs, les accidentés de la délinquance, et, maintenant, les « criminels de la route » qui n'ont jamais tué personne, mais qui auraient pu le faire... on peut aller loin, comme ça !

Eh ! bien, ces gens-là, on les torture doucement, on les fait souffrir, parce que les hommes, une fois qu'ils sont lancés, adorent faire souffrir leurs semblables. Il suffit de les exciter un peu.

C'est exactement comme à la guerre, quand une bonne propagande met en condition tout un peuple contre ses voisins, pour une religion, pour des idées, pour un bout de territoire, pour rien. D'ailleurs, les combattants connaissent-ils si bien les raisons qui les ont amenés à combattre ?

Pareil pour les prisons. Il est très facile d'exciter le public, spécialement avec les crimes sur

les enfants, les tueurs en série, les faits divers exceptionnels somme toute. Et puis on continue avec les alcooliques. Bientôt les fumeurs, les diabétiques ?

Il suffit de répéter qu'il y a des « bons » et des « mauvais » et, dès lors, c'est la guerre, l'amatour de faits divers sanglants se rangeant toujours du côté des victimes et faisant ainsi souffrir les criminels par tribunal interposé, par procuration.

Ce n'est pas nouveau, mais, depuis un an, on fabrique, dans les prisons françaises, des individus forcément dangereux, qui alimenteront la chronique en sortant – s'ils sortent – et relanceront la haine au lieu d'inciter à la réflexion. Pendant ce temps, à la télévision, et je parle ici des téléfilms, on ne voit plus que des juges, des policiers, des victimes innocentes, qui entretiennent une atmosphère de peur permanente.

Or, les maisons centrales de Sarkozy-Dati sont d'une révoltante inhumanité. On pratique le « cloisonnement », c'est-à-dire que l'espace est de plus en plus réduit, tandis que le temps est découpé en tranches horaires de plus en plus nombreuses. Les détenus ne se rencontrent pratiquement plus. La perpétuité réelle est envisagée sans la moindre réflexion sur les causes du crime. C'est qu'on élimine les pauvres, les vaincus de la société, comme des ennemis dans une guerre. La maison centrale est désormais identique à un camp de déportation, la chambre à gaz en moins.

Et le plus ahurissant dans tout cela, c'est que les promeneurs passent paisiblement à quelques dizaines de mètres de ces lieux de souffrance sans avoir jamais la moindre pensée pour les enfermés, comme on passait autrefois devant Dachau ou Buchenwald, sans les voir. Comme on passe toujours devant tous les camps. Sans les voir.

Rolland Hénault

Ndlc : *Non ! Construire des prisons pour enrayer la délinquance, c'est comme construire des cimetières pour enrayer l'épidémie* (197 p. 12 € + 10 % de port – Les Éditions libertaires, 35, allée de l'Angle, Chaucre, 17190 Saint-Georges d'Oléron).



Henri Cacchia